

XYZ. La revue de la nouvelle

Les mauvais jours

Christine Daffe



Numéro 138, été 2019

Vulnérabilité : fragiles instants

URI : <https://id.erudit.org/iderudit/90701ac>

[Aller au sommaire du numéro](#)

Éditeur(s)

Jacques Richer

ISSN

0828-5608 (imprimé)

1923-0907 (numérique)

[Découvrir la revue](#)

Citer cet article

Daffe, C. (2019). Les mauvais jours. *XYZ. La revue de la nouvelle*, (138), 51–54.

Les mauvais jours

Christine Daffe

PETITE, Mia disait « j'haïs », non pas « je hais », et de toute façon elle n'haïssait pas souvent. Elle aimait ou elle n'aimait pas. La haine, elle la réservait à ce qu'il y avait de plus terrible. « J'haïs les araignées ! » criait-elle de temps en temps.

Un jour, à douze ou treize ans, il lui a semblé que « j'haïs » ne se disait pas, que pour bien s'exprimer il fallait dire « je hais », alors elle s'est mise à utiliser le verbe *détester*, plus sûr et plus facile. Elle ne voulait surtout pas passer pour snob dans son entourage où « j'haïs », comme « jaillis » faisait l'affaire. Elle détestait les araignées. Elle détestait les guerres, elle détestait les nouveaux manèges à La Ronde et elle détestait le 6508 Papineau à Montréal, où ses parents demeuraient, travaillaient et se déchiraient, et où forcément elle vivait. Dans la liste, il y avait aussi les endives braisées et la bière d'épinette, mais il n'y avait aucune personne. Mia n'aimait pas tout le monde, mais ne s'autorisait quand même pas à détester quelqu'un.

Ce n'est pas avant son vingt-cinquième anniversaire, pile ce jour-là à 21 h 17, après une agression par téléphone, que Mia, écarlate, s'est autorisée à détester une personne et même à réintroduire le verbe *hair* dans son vocabulaire, avec force et folie, pour ouvrir les voies, et pour bien sentir sa colère et sa haine entremêlées tressaillir dans ses tripes. Depuis, elle a des crises. Maintenant, dans la cuisine chez Victor, elle crie :

— J'haïs, je hais, je déteste Patrice Métailler !

Ses paroles retentissent et surprennent Victor. Il lisait, il rit à présent. Il ne se rend pas encore compte que Mia déraïlle.

— Mais pourquoi ? demande-t-il. Il ne t'a rien fait, à toi.

— Plus j'y pense, plus je le hais, répond-elle. Je pourrais le tuer.

— Voyons donc, Mia !

Mia songe au revolver de sa tante Kitty. L'objet est rangé chez elle dans une boîte à biscuits.

— Tuer, c'est une chose que je peux envisager, dit-elle en articulant. Et ce Patrice-là, il ne mérite pas de vivre.

— Tu deviens folle ou quoi ?

Elle hausse les épaules.

Il poursuit :

— Tu veux rendre justice toi-même ? Je te rappelle que lui, c'est exactement ce qu'il voulait quand il m'a brisé le dos : rendre justice lui-même.

— Disons plutôt que je veux aider ma nouvelle amie, réplique Mia sur un ton neutre. Ce Patrice-là, il l'embête sérieusement.

Victor se fâche.

— Veux-tu bien te mêler de tes oignons, Mia ?

Elle n'insiste pas. Elle y reviendra plus tard. Elle hoche la tête, c'est oui ou non, mais elle sourit.

Son faux sourire, elle l'ébauche en se levant de table. Debout, elle soupire comme si elle prenait une résolution. Sa coiffure — deux couettes blondes — ne lui va plus. Elle élargit son sourire, se poste devant son amant qui retrouve à peine sa quiétude, ouvre son peignoir, dévoile son corps nu. Victor aime ce qu'il voit, mais ne désire pas ce matin.

Mia referme son peignoir. Ensuite elle s'occupe des pots de confiture, de beurre d'arachides et de gelée de poire. Elle les range dans le frigo. Les assiettes, tasses et couverts, elle s'en occupe aussi. Hop au lave-vaisselle ! Elle procède comme ça, de plus en plus animée, comme si elle n'avait menacé personne, en deux temps trois mouvements dans la cuisine, tandis que Victor dépose sa tablette, recule son fauteuil et donne un petit coup de roue en direction de la fenêtre. Il tire le rideau et regarde la silhouette du grand saule au fond du jardin, puis les premières lueurs du jour.

Selon Victor, l'attaque à la batte de baseball, suivie des « ténèbres » comme il le dit en évoquant sa dépression, constituent un seul et même événement, une lancinante agression dont il a été la victime du 20 septembre 1990 au 4 mai 1994. Un seul événement, oui, auquel il y a un « avant » et un « après », voire un Victor et un autre Victor. Le premier

se prenait pour un dur, comme son père. Le deuxième est devenu graphiste, a fait équipe avec un imprimeur, s'est adapté à l'ère numérique, a gagné sa vie et a aussi peint tous les jours, exposé des œuvres, connu l'amitié, l'amour et juste ce qu'il faut de frustrations malgré son handicap. Aujourd'hui il a quarante-sept ans, un regard doux et bleu et des cheveux poivre et sel. Il est déjà habillé. Il porte un jean délavé et une chemise blanche.

Or, le hasard a voulu que la belle Mia, à qui évidemment il a raconté comment il a perdu l'usage de ses jambes, découvre l'auteur du crime en jasant avec l'épouse de celui-ci, qui le craint. Il vient donc d'apprendre que l'attaque à la batte de baseball qui l'a condamné au fauteuil roulant n'était ni une erreur sur la personne ni un geste gratuit. Il avait bel et bien été visé. Son agresseur se vengeait. Son agresseur avait vu Marie-Claude en piteux état à l'hôpital, avec des plaies enflammées au visage, une épaule disloquée, un bras et deux doigts cassés. Il n'avait pas supporté l'idée que le responsable puisse s'en sortir impuni. Il a deviné qui, puis il l'a attendu en pleine nuit, caché entre deux maisons.

À midi, Victor veut discuter.

— Je me souviens des Métailler, confie-t-il à Mia. Le plus âgé des frères traficotait avec des motards. Il s'appelait Martin. Patrice, c'était le plus jeune. Je n'ai jamais rien su sur lui.

— L'enquête a sûrement été bâclée, avance Mia.

— Les policiers ont fait ce qu'ils ont pu. Je ne leur ai donné aucune piste, admet Victor. Je n'en avais pas. Personne n'en avait. Même mes parents n'ont pas cherché à comprendre.

— Vous étiez tous des bums, soutient Mia. Tous des bums. Et la fille a été conne, dit-elle. Si elle t'avait dénoncé à la police, le jeune Patrice ne t'aurait même pas approché.

— Exact, réplique tranquillement Victor.

Mia croise les bras et l'interroge sans ménagement.

— Et toi, qu'est-ce qui t'a pris d'envoyer une femme à l'hôpital ?

— Je buvais, j'étais stupide, je n'acceptais pas le rejet... 53

— En tout cas, il te l'a fait payer cher, s'offusque Mia. Un monstre, ce Patrice Métailler. T'attendre dans le noir, te frapper à répétition... Paraît-il qu'à chaque impact il entendait tes os se broyer et qu'il t'a laissé pour mort au fond de la ruelle. Un monstre qui apeure mon amie, insiste Mia.

— Au fond du passage entre les deux maisons, corrige Victor. Je stationnais ma voiture dans la ruelle et je passais par là pour rentrer chez moi. Mais, écoute-moi bien, Mia, enchaîne-t-il. Je n'en veux pas à Patrice Métailler. Comprends-tu ? J'aurais certainement fini comme mon père s'il ne m'avait pas...

Il se tait. Il observe Mia. Il se dit qu'il la connaît à peine, ou plutôt qu'il ne la connaît pas, et qu'elle est trop jeune finalement. Dérangée, elle aussi. Il cesse pour de bon d'éprouver des sentiments pour elle.

Elle ramène à son esprit la voix de Florence, son amie. Une voix suave et douce malgré la gravité des propos. Mia prévient de nouveau Victor.

— Je vais le tuer, dit-elle. Avec un revolver. Je ne me ferai pas prendre, tu peux me croire.

— S'il te plaît, Mia !

— Ne grimace pas comme ça, Victor. Tu me rappelles ma tante Kitty.